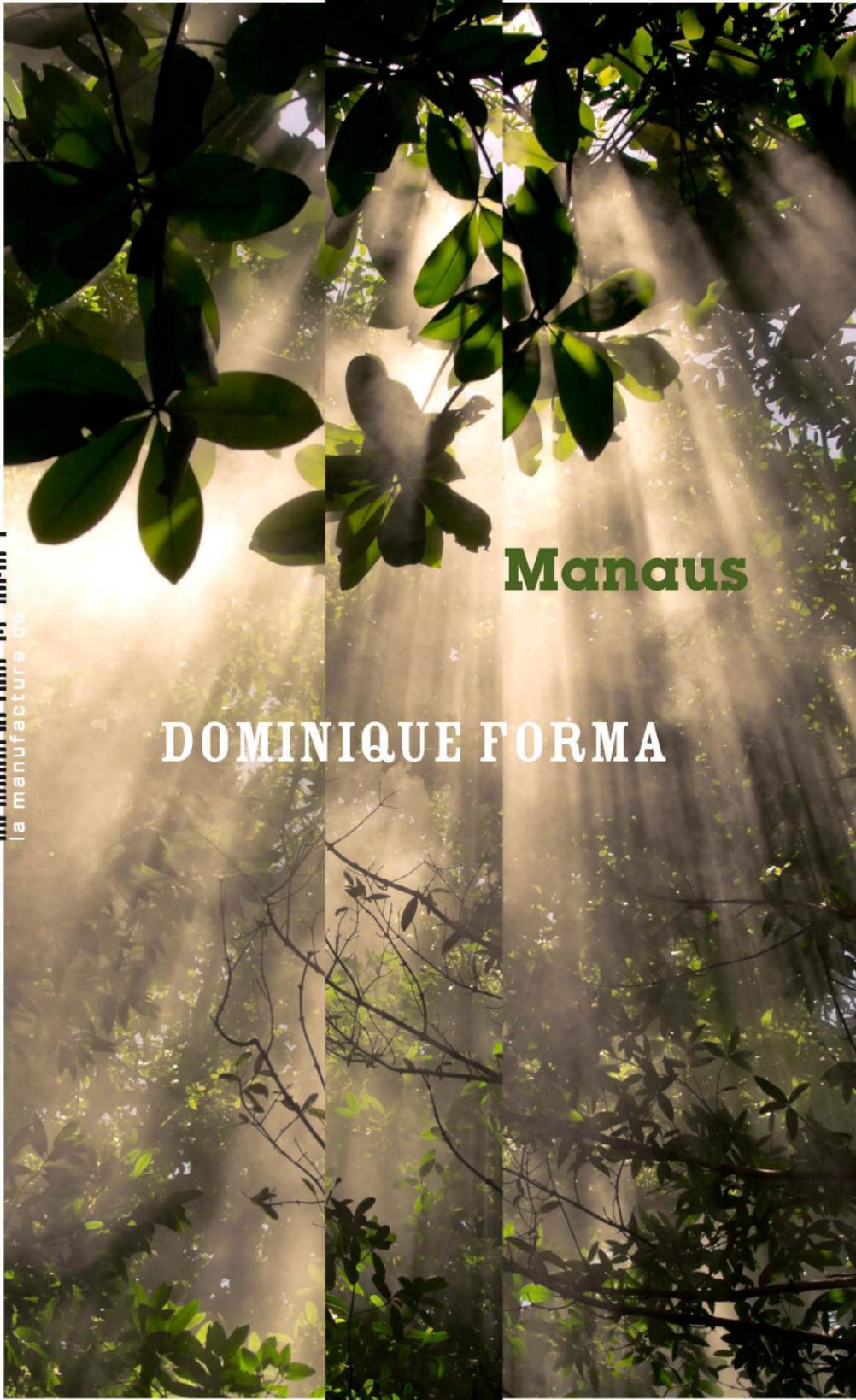


LA MANUFACTURE DE L'ART
la manufacture de l'art

DOMINIQUE FORMA

Manaus



Manaus

Dominique Forma

Manaus


la manufacture de livres

lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-704-6, version papier

ISBN 978-2-35887-706-0, version PDF

ISBN 978-2-35887-705-3, version epub

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

J'ai dû tuer des hommes, autrefois,
et des femmes, des vieillards,
peut-être des enfants.
Et puis j'ai vieilli.

Richard Millet,
La confession négative

El Espinillo, province de Formosa, Argentine

J'ai goût pour l'obéissance.

La mienne, comme celle des autres.

À chacun sa place ; se surestimer n'est pas un péché, c'est une faute impardonnable. À tendre le cou vers le ciel, on se tord les pieds.

Les esprits libres, ceux méritant de l'être, je les compte sur les doigts d'une main brûlée. Les autres, nous autres, il vaut mieux qu'on la ferme ; les yeux baissés, accomplissons la tâche qui nous est attribuée.

Obéir rassure sur les raisons improbables justifiant notre existence.

Surtout, je parle là de ma propre expérience, obéir prévient de trahir.

Moi, j'obéis sans poser de questions. Pourquoi ? Parce que je suis un soldat.

L'obéissance est la vertu cardinale du militaire, le courage vient ensuite. Ceux qui faillissent à cette règle, en abandonnant la légalité, deviennent des déserteurs. Lors du putsch d'avril 61 contre de Gaulle, j'ai vu des hommes qui m'impressionnaient et que je respectais faire sécession. Des Saint-Cyriens, des légionnaires, des parachutistes, des types bien qui avaient survécu à l'Indochine et étaient revenus de Diên Biên Phu. Je les ai vus refuser les ordres, et en appeler à renverser le gouvernement pour que l'Algérie demeure française.

C'était il y a trois ans, une autre époque ; trois années, c'est une éternité.

Le 21 septembre, en fin d'après-midi, nous atterrissons à Caracas ; c'est la première fois que je pose le pied au Venezuela. Je suis un

anonyme, parmi les trente-sept subordonnés de l'État dont quatre gardes du corps spécialistes de la protection rapprochée, perdu dans la cohorte des officiers, diplomates et hauts fonctionnaires qui ont été choisis pour accompagner et faciliter la tâche du président de la République durant sa tournée latino-américaine.

Les protocoles gérant les interventions des membres du service Action m'interdisent toute proximité publique avec les officiels de l'État. Mais l'urgence de la situation, le créneau exceptionnel qui se présente pour intervenir, ont poussé mes supérieurs à surseoir aux règles habituelles de sécurité.

Si on me repère, m'arrête, ou m'exécute avant mon retour sur le territoire national, l'État niera toute responsabilité; les services affirmeront sur ce qu'il y a de plus sacré, la Constitution par exemple, ne pas me compter parmi leurs employés. Il est entendu qu'on salira

ma mémoire, si nécessaire, qu'on dénaturera mon histoire afin de couper court à toute supposition reliant ma mission à la France. Personne ne me regrettera, personne ne saura jamais qui je suis. Si on venait à me torturer, il serait impossible pour mes tortionnaires d'obtenir la preuve intangible que je sois un agent opérant pour le compte du SA, le service Action.

N'étant pas en Amérique du Sud, ma mission n'existe pas.

Je suis monté dans un des avions précédant celui du général de Gaulle, avec la qualité d'ingénieur hydromécanique pour qui la fabrication des barrages hydrauliques dont les états d'Amérique du Sud ont tant besoin, n'a pas de secret ; pourquoi pas ?

Durant le trajet par-dessus l'Atlantique, à ceux qui, revenant des toilettes, s'arrêtent au niveau de mon siège pour évaluer mon importance, j'explique devoir terminer le rapport que

je suis censé remettre à Couve de Murville, le ministre des Affaires étrangères, dans les minutes qui suivront l'atterrissage. Les questions s'arrêtent, on me laisse tranquille.

À l'aéroport de Caracas, je reste dans la carlingue et n'en sors qu'après tout le monde ; le pilote et son équipe, en partant, ne me posent pas de question. Étant donné la nature inexistante de ma mission, il m'est impossible de continuer à emprunter les mêmes transports que l'entourage accompagnant le général de Gaulle. Le prestige de cette tournée du *Liberador* français ne peut être entaché d'aucun vice, d'aucun désagrément.

Les officiels, les journalistes, les agents des services secrets étrangers sont partis depuis longtemps lorsqu'on vient me chercher.

On m'installe dans un avion privé appartenant à une société que les services contrôlent en sous-main. Des ailes jusqu'au cockpit, l'appareil ne cesse de trembler durant le trajet pour me déposer finalement sans tracas en Guyane.

Le Général va enflammer les foules latines en commençant par Caracas puis Quito. Le 3 octobre, il arrivera à Buenos Aires, puis sera le 6 dans la capitale du Paraguay, Asunción. J'aurai alors terminé ma mission, je serai de retour sur le territoire national.

De Cayenne, deux jours plus tard, je reprends un avion qui, en trois étapes saute-mouton, me dépose à Buenos Aires.

À l'ambassade, les services me fournissent une Renault fabriquée depuis peu en Argentine, une Dauphine bleu océan pour rejoindre Formosa, seule ville d'importance dans la province du même nom et qui se situe au nord-est du pays. Quinze heures de route, sans m'arrêter.

Je me repose en arrivant à mon hôtel. La ville est tranquille ; quand on veut épicer ses nuits, ou gagner un paquet d'argent en une soirée, les résidents poussent jusqu'à Clorinda. Formosa est la capitale d'une province pauvre. Rien de particulier dont il faudrait que je me préserve ;

un fleuve servant de frontière avec le Paraguay, un port fluvial avec ses bars et ses bordels. Des trafics de toutes sortes pour soutenir l'économie locale. Je ne bouge pas de ma chambre, je ne suis pas venu faire du tourisme.

On m'avait prévenu à Buenos Aires, il m'est interdit de poursuivre ma route en utilisant la Dauphine qu'on m'a allouée. On ne m'a donné aucune explication, je n'en ai pas demandé ; je l'aurais fait, on ne m'aurait pas répondu, ou bien on m'aurait servi un gros mensonge.

La petite Renault cabossée m'aurait pourtant permis de rejoindre mon lieu de rendez-vous avec un gain de douze heures, mais j'ai obéi.

Le lendemain, à 8 h, je joue des coudes au milieu des paysannes pour me trouver une place dans le bus qui me conduit à Clorinda. Là, en début d'après-midi, je monte dans un autre bus qui, empruntant la route 86, longe la frontière nord avec le Paraguay, et me transporte jusqu'à Espinillo où j'arrive deux heures plus tard.

Je suis le seul homme, le seul homme blanc, le seul individu ne parlant pas le guarani à descendre à Espinillo. Les locaux, bien qu'utilisant le castillan, sont parvenus à conserver la langue de leurs ancêtres. Ils sont aussi foncés de complexion que je suis pâle et que j'ai les joues roses. Ils sont indifférents à ma présence. Je sais pourquoi : il y a d'autres Blancs dans les environs, d'autres *Franceses*, pour lesquels ils travaillent, mais avec lesquels ils ne se mélangent pas.

Ma mission est de trouver ces Français du bout du monde.

Quatre vieilles, quatre femmes aux corps effondrés, aux faciès fatigués, discutent sur le perron de l'épicerie locale. C'est le meilleur moment de la semaine ; on se raconte tout. On se dispute. On se chamaille et surtout on échange les derniers ragots. Même dans cette bourgade oubliée de cette province anémiée, il y a matière à raconter des saletés sur les uns comme sur les autres.

Si elles ne m'ont pas regardé, trop occupées qu'elles sont à discuter, l'une d'entre elles m'a repéré ; sans que je sache laquelle. C'est devant cette épicerie, entre midi et ce soir qu'une messagère me remettra des informations pour mener ma mission à bien. Mon postier secret est une de ces quatre indiennes boursoufflées par le mélange d'une mauvaise nourriture à un excès de bière ; elle sont là, de l'autre côté de la rue, sous ce porche, elles discutent en remuant les bras.

Je reste dans mon coin, à me demander combien de temps je vais devoir patienter.

La première chose qu'on m'a enseignée, en même temps que l'obéissance, est la patience. Dans mon métier, les nerveux, les excités, ceux qui vivent à fleur de peau ne font pas de vieux os.

Donc j'attends. Pour me donner une contenance, je feins de tomber sous le charme des petits papiers portant messages et publicité agrafés sur les poteaux électriques, puis m'inté-

resse aux poubelles qui encombrant les à-côtés des maisons.

La température se stabilise à 15°, et je me gèle.

Une première femme abandonne le groupe. Retrouvant la gravité de son rang et la fragilité de son âge, elle s'éloigne en boitant ; une hanche flinguée certainement.

Le trio restant parle maintenant à voix basse. Et je sais, sans rien comprendre de ce qui est baragouiné, que les trois diablasses se défoulent et accablent la partante. Mais sa réputation doit être impeccable car le trio se sépare moins de dix minutes plus tard ; chacune s'éloigne dans une direction opposée. Je reste tout seul, oublié, entre mon poteau électrique et les déchets amassés. Ne pas s'énerver, s'inquiéter un peu pour le bien de la mission, et continuer d'attendre.

Un sifflement attire mon attention. Entre deux maisons aux volets fermés, la boiteuse honorable me fait signe de la rejoindre. Partir

en premier pour mieux masquer ses réelles intentions. Il y a des allées et venues à l'épicerie qui la dérangent.

– Maria Esterizza.

Comme si la vérité sortait de sa bouche.

Un mouvement bref partant du haut de la tête pour toute réponse, car j'attends d'elle autre chose pour me prouver qu'elle est bien ce messager que je suis venu rencontrer dans ce coin paumé. J'attends un code connu de nous deux uniquement et de nos supérieurs respectifs.

Enfin :

– *Di Gaullaiss... Di Gaoullais.*

Devant mon manque de réaction, Maria s'énerve :

– *El general de Francia !*

C'est suffisamment proche du code convenu pour me convaincre que cette boiteuse est la personne que j'espérais. J'accepte la corbeille en osier qu'elle me propose.

Maria se recoiffe en glissant les doigts dans

ses cheveux, la vieille dame est restée coquette, ce qui la rend émouvante. Elle ne me salue pas, elle se détourne et accélère le pas malgré sa claudication ; j'attends qu'elle disparaisse à l'angle de la maison pour fouiller la corbeille en osier.

Sous le carré de tissu bariolé, le panier contient ce dont j'ai besoin pour mener ma charge à terme. Une arme tchèque datant de la fin de la guerre, comme celles que la Haganah acheta aux autorités tchécoslovaques début 48 en prévision de la guerre qui opposa l'État naissant d'Israël à ses voisins arabes. Si on retrouve l'arme après que je m'en sois débarrassé, son origine des pays de l'Est brouillera les pistes et multipliera les suppositions.

Le numéro d'un bus et son heure approximative de passage. Un plan dessiné sur une feuille à petits carreaux indiquant le chemin à prendre. En bas, en lettres appliquées, est inscrit : Jouffroy Gerderault, *el Francés*.

Gerderault n'est pas informé de ma venue, il ne m'attend pas, mais je n'aime pas ce qui est en train de se produire : je suis en retard sur le planning de ma journée.

La surprise, sur laquelle je comptais m'appuyer, n'est plus de mon côté. Je devrais descendre de ce bus et courir pour rattraper le temps perdu, au lieu de cela, je reste figé, le nez à la fenêtre, à ne pas comprendre ce qui a provoqué la colère du chauffeur contre un couple en vespa.

Impuissant, je regarde la journée filer.

Les bus qui partent après l'heure prévue, les arrêts prolongés pour laisser descendre ceux qui sont arrivés à terme, puis laisser monter ceux qui débutent leur voyage, et la conversation sans fin des quatre *mamas* devant l'épicerie ; tous ces instants perdus, ces dizaines de secondes gâchées une fois accumulées représentent plusieurs heures de décalage et m'obligent à accélérer le pas maintenant que le bus m'a déposé.

Je monte un chemin de terre et de poussière ; un entassement de pierres délimite ses à-côtés. Cette voie est empruntée par les machines agricoles et traverse de part en part plusieurs champs maraîchers qui sont limités au nord, vers la frontière paraguayenne, par ce que la forêt n'a pas encore cédé de ses arbres.

Une marche de 3 km qui me préoccupe par les risques encourus de rencontres inopportunes. En cas de problème, je n'ai comme plan de repli pour me mettre à l'abri que courir à travers champs en essayant de gagner la ligne des premiers arbres.

L'extrême majorité des habitants de cette province est regroupée autour de la ville de Formosa, et c'est pour cette raison que Gerderault s'en est éloigné. Il s'est installé à 250 km de là, à l'autre extrémité de la zone cultivable, loin des centres urbains, de la police, de la curiosité des locaux, sur une terre qui n'existait pas avant que lui et ses amis la domestiquent.

Ce n'est pas une terre de calme et de repos que Gerderault cherchait, mais un trou pour se cacher, un endroit impossible à trouver puisqu'il n'existait pas avant qu'il s'y installe.

J'ai lu et appris par cœur la fiche le concernant. Lui, et d'autres qui lui ressemblent, se sont vus attribuer des terrains sans utilité. N'ayant pas le choix, ces hommes et leurs familles ont accepté ce qu'on leur proposait. Ils ont rasé ce bout de forêt, ils ont défriché cette terre, ils ont appris à la cultiver, puis ont tracé des routes pour relier leurs exploitations les unes aux autres ; ils ont inventé sur ce coin de pays inhospitalier une nouvelle vie, tissant entre eux, Français condamnés par l'État, émigrés contre leur gré, une toile protectrice.

C'est un territoire sans village, sans bruit étranger, un pays de tous les dangers pour qui vient y régler les comptes. Mais aujourd'hui n'est pas différent d'hier, je ne compte que sur moi-même et je vais suivre les ordres qu'on m'a donnés. Simplement.

De loin, il me semble que les fleurs du champ le plus proche ont repéré mon arrivée ; des milliers de tournesols géants m'observent et me préviennent que je suis arrivé.

Puisque le soleil va bientôt se coucher, je me demande si je dois tourner mon retard en un avantage et attendre la pleine nuit pour opérer. Il est dangereux de modifier son plan, il est encore plus dangereux de se laisser aller à l'improvisation.

Je longe un second terrain agricole, lui aussi planté de milliers d'immenses tournesols ; je n'imaginai pas que ces plantes grimpaient si haut. Abritée par ces monstres végétaux, ma présence demeure un secret.

La propriété de Jouffroy Gerderault est installée sur une extrémité du champ cultivé tandis que le hangar de stockage se situe de l'autre côté. Sans tout ce retard accumulé, je saurais exactement où le cueillir. Peut-être travaille-t-il encore dans son champ ; je

remonte des centaines de rangées de tournesols pour atteindre l'entrepôt qui est gigantesque, de la taille d'un parking californien. Par la fenêtre, je compte cinq tracteurs et une dizaine de machines agricoles flambant neuves. La porte coulissante est cadénassée. Qui viendrait ici voler un tracteur au milieu de la nuit ? Je n'imagine pas trois ou quatre Indiens tenter leur chance et s'en sortir sans recevoir une punition fatale.

Je ne vois pas sa voiture, merde ! ma cible a quitté ses champs.

Plus bas, dans un pli du terrain, j'aperçois une cabane en rondins. Il n'y a pas de fenêtre et la porte est fermée à clé. Ce que contient cette bicoque doit être important puisque caché. Je force la serrure, la porte cède ; une odeur forte me prend au nez. Il n'y a pas d'éclairage électrique, c'est éclairé par la flamme de mon briquet que je découvre des centaines de peaux de yacaré, le caïman régnant sur la région, posées à plat, à différents stades de séchage

sur des étagères courant sur les quatre murs. Ma cible est aussi un braconnier qui revend ce qu'il tue aux grossistes maroquiniers. Si je n'étais pas chargé de la clore, sa fiche devrait dorénavant contenir cette information.

Les lumières du ciel descendent derrière la forêt. Je retransverse le champ dans sa longueur. Si Gerderault est rentré, est-il seul chez lui ou entouré d'amis, ou bien partage-t-il le dîner avec son épouse ? Est-il seulement rentré ou bien parti rejoindre un autre des Français exilés qui régissent 20 000 hectares de la région ?

La maison est modeste, sans charme, ni goût déterminé. Récente. Il est vrai que les Français arrivent depuis peu, les plus anciens ont débarqué à Formosa après avril 61.

Sous un auvent, deux voitures.

Deux voitures, c'est une de trop. Un ami est venu le voir ; ou bien il a acheté un véhicule pour son épouse.

La solitude de fin de journée des Gerderault se joue à combien ?

La lumière dans une pièce servant de bibliothèque s'allume. Le gravier du jardin m'oblige à rejoindre la façade de la maison en m'appliquant à poser le pied sur toute sa longueur, doucement, afin que les gravillons bruissent le moins possible.

Par la fenêtre, j'aperçois le haut du crâne de Jouffroy Gerderault qui dépasse du dossier de son fauteuil. S'il avait invité des amis chez lui, il ne feuilletterait pas un livre, confortablement installé, les pieds posés sur une table basse. Mais n'ayant pas vérifié les alentours de la propriété, ne connaissant pas l'intérieur de la maison, je considère trop dangereux d'utiliser le pistolet tchèque. Le bruit du coup de feu, celui du verre brisé de la fenêtre, et de son corps s'affalant par terre, alerteraient les éventuels invités.

Comme un lézard d'été craignant les griffes d'un chat, sans traîner, je longe le mur, et rejoins la porte d'entrée.

Il fait plus doux à l'intérieur qu'au milieu des champs ; il n'y a pas de bruit de radio allumée ;

pas de conversation, pas de parquet grinçant non plus à l'étage. Il n'y a personne pour me surprendre. Je vais terminer ma mission.

À cet instant, j'en éprouve un plaisir coupable, je suis celui qui fait peur, pas l'inverse.

Le couloir, à droite une première porte pour les toilettes, la suivante entrouverte laisse passer la lumière accompagnant la lecture de Gerderault.

J'ai repris l'avantage sur le temps qui s'enquille. L'effet de surprise est mon arme préférée. Tuer sans l'annoncer.

Je me dessine mentalement la pièce où se trouve la fenêtre d'où je l'ai aperçu, les miroirs qui pourraient me trahir en révélant ma présence, la position de son fauteuil.

Une vie va bientôt être terminée.

J'entre pour accomplir l'ordre reçu.

– Commandant Gerderault ?

Ses mains tressaillent, il fait un petit bond dans son fauteuil, comme une grenouille recevant une décharge électrique, son livre

lui tombe des mains. Qui aurait imaginé qu'il passe ses soirées à lire Flaubert ? Je m'en fous. De Flaubert, des tournesols, des lectures de Jouffroy Gerderault.

Le fauteuil en cuir est épais, sa main glisse sur l'accoudoir, je suis sur lui. Je l'attrape au cou, le forçant à se redresser.

– Tu sais qui je suis ? me souffle-t-il avec une haleine chargée.

Il n'est pas le seul homme à mourir en puant de la gueule.

– Je sais. Je m'en fous.

Qu'il soit un tueur d'étudiants marxistes, un braqueur de banques, un mari violent, un ex-combattant pour l'Algérie française ou un ange revenu sur terre, cela ne me concerne pas.

D'un bras, je lui applique une torsion, puis une élongation cervicale. Ses mains lâchent mon avant-bras. Il pèse tout à coup plus lourd.

J'accompagne son corps et le dépose sur le tapis. Jouffroy Gerderault est mort.

Je suis un soldat, je vous l'ai dit ?

Un soldat de métier.

C'est terminé, je vais rentrer à Nancy.

L'escalier menant aux chambres se met à trembler. Le bruit des pas s'amplifie, quelqu'un se précipite, descendant de l'étage, sans comprendre ce qui est arrivé. S'il m'avait vu m'approcher de la maison, il m'aurait tué comme on dégomme une pipe de porcelaine au tir à la fête foraine.

Les marches sont franchies quatre à quatre ; je me rue dans le couloir pour neutraliser celui qui arrive ; le temps de sortir l'arme de ma poche, je suis dépassé par un petit bout de femme de 40 ans, sèche, avec une mèche de cheveux blancs sur la tempe.

L'épouse de Gerderault.

Elle jette un œil vers le cadavre de son époux.

– Vous en avez mis du temps.

– Hein ?

Elle chasse une mouche imaginaire de la main, devant mon nez, me signifiant de me taire.

Je comprends, le rébus est maintenant résolu. C'est elle notre source, elle qui nous a fourni les informations pour retrouver Jouffroy Gerderault.

Elle qui se tient, mains sur les hanches, la posture défiante, au-dessus du cadavre.

Ils se sont mariés en 53, à son retour du Tonkin. Ils ont eu une fille en 55, Angèle, qui a 9 ans. Ils ont quitté Oran en juin 62, sur un bateau de pêcheur, ils étaient parmi les derniers des commandos Delta de l'OAS à quitter l'Algérie.

Elle, c'est Antoinette Gerderault.

Je lui dis :

– Vous deviez passer la soirée ailleurs...

– Je sais, je sais. Je n'ai pas pu ; je ne voulais rater cela sous aucun prétexte.

Elle donne un coup de pied dans le thorax de son époux.

– Le fumier.

Elle se baisse, lui attrape le bras et tente de le traîner hors de la bibliothèque. Le mort pèse deux fois son poids ; elle me regarde :

– Vous pourriez aider tout de même.

– Vous faites quoi ?

– Dans le jardin. Au bout de l'allée... mais aidez-moi bon sang ! On va le tirer jusqu'aux latrines.

Je ne bouge pas, je ne suis pas certain de vouloir comprendre ce qu'elle me demande. La veuve insiste :

– Vous êtes « Renseignements militaires », non ?

Je n'ai jamais répondu à cette question autrement qu'après avoir reçu l'autorisation de mes supérieurs. Antoinette s'en moque, elle sait :

– Bien sur que vous êtes RM, vous êtes un soldat, vous obéissez aux ordres ? Alors faites ce que je vous dis, et aidez-moi.

Je suis un catholique pratiquant, respectueux des liens sacrés du mariage qui unissent homme et femme, et je peux m'incliner devant la douleur d'une veuve perdant la tête en découvrant la mort brutale de son conjoint, tout comme je

peux comprendre la haine qu'elle a développée durant ces années d'exil contre son époux.

Dans d'autres circonstances, sous d'autres cieux, je pourrais exaucer le souhait émis et trimballer ce cadavre jusqu'aux latrines, mais ma mission est de faire disparaître Jouffroy Gerderault. Que l'ex-commandant au 1^{er} REP 5^e bataillon se volatilise et redevienne quelques milliards d'atomes libres d'aller où bon leur semble.

Je dois m'assurer que la preuve de son décès ne puisse être apporté.

Avec la disparition du corps de Jouffroy Gerderault, ce sont ses fautes, ses qualités, ses choix de vie, de carrière, une pléthore de situations exceptionnelles, et des dizaines de preuves dérangeantes qui périssent avec lui ; c'est une vie d'homme, glorieuse et pathétique, qui s'engloutit.

- Négatif, madame. J'en suis désolé.
- Négatif ? Tu te prends pour qui ? Ça fait partir du deal ; on a passé un accord, tu entends ?